

27 février 2016

Fin de vie L'évêque de Sion mise sur l'amour

« La mort une affaire privée ? » Le sujet, amorcé lors d'une conférence donnée à Martigny il y a 15 jours, m'a valu plusieurs interpellations : que penser de la fin de vie et de la mort ?

Pour une Eglise proche de toute souffrance

Je voudrais dire d'abord le souci permanent de l'Eglise de manifester une présence de solidarité aux personnes et à toutes leurs situations, qu'elles soient heureuses ou difficiles, en début ou fin de vie. Un visiteur, une veilleuse de nuit, se rend au chevet d'un malade pour apporter une présence d'amitié, de consolation, pour permettre que, si tel est le désir, la force des sacrements puisse être offerte comme signe de la proximité que Dieu lui-même assure jusqu'au bout de la vie. Dans nos EMS, que d'accompagnements sont assurés par un personnel qui ajoute à sa compétence professionnelle des qualités de douceur, de patience, d'amitié, d'attention, d'intérêt pour les personnes, d'amour proprement évangélique ! Et les témoignages sont nombreux qui confirment que ce sont là les attentes de la plupart des personnes en fin de vie. Qu'on leur dise notre affection en étant à leurs côtés. Autant de piqûres de courage qui nourrissent le goût de vivre jusqu'au seuil d'un 'bien mourir' dans l'apaisement et la dignité. Il y a autour de la personne qui s'en va un enjeu qui dépasse l'appréhension qu'on peut en avoir. Et, par respect du mystère qui s'y dévoile, une présence d'accompagnement qui n'escamote pas la mort, ni ne la vole à celui qui s'en approche, est un véritable acte d'amour témoignant d'un immense respect de chaque être humain au seuil de la mort.



Visite de Mgr Jean-Marie Lovey à l'EMS «Englischgruss – Leben im Alter» à Brigue le 12 février 2016

C'est la mission de l'Eglise d'assurer une présence aux situations, même les plus extrêmes. Celles de fin de vie le sont par définition. Une main offerte dit au mourant : « Sois confiant, je suis là » et cette même main ouverte ajoute : « Tu peux t'en aller en confiance, car IL est là ». J'encourage le personnel soignant, les bénévoles et les proches à accompagner jusqu'au bout de leur vie tous les malades, dans toutes les circonstances. L'amour demande que nous ayons la délicatesse de nous trouver à ces frontières. Voilà l'attitude adéquate qui peut honorer la dignité humaine.

Un double refus

Le respect de la dignité implique d'un côté que l'on évite tout traitement disproportionné : en passant des soins curatifs à une prise en charge palliative, les professionnels et les proches soulagent au mieux douleurs et souffrances. Un traitement disproportionné porterait atteinte à quelqu'un sur le point de mourir. Le respect et l'amour des personnes implique donc le refus de toute obstination déraisonnable : ne volons pas aux gens leur propre mort.

Mais, d'un autre côté, ne leur volons pas non plus leur vie. Si l'euthanasie est heureusement interdite en Suisse, l'aide au suicide s'en approche dangereusement, en contribuant à ce qu'une personne s'arrache sa propre vie. Dans la situation précédente, en interrompant un appareil respiratoire, c'est la *maladie* qui tue : le patient et son entourage y consentent. Dans l'aide au suicide en revanche, c'est un *humain* qui cause la mort. La vraie dignité s'y oppose. Le suicide en effet constitue un problème majeur de santé publique, et la société s'efforce de prévenir ces drames. Or l'augmentation des suicides assistés en neuf ans est de 360%, ce qui porte le nombre total des suicides à près de 6 par jour en Suisse ! Les chiffres sont exorbitants, et que de tragédies pour les familles ! Imposer l'aide au suicide dans les hôpitaux ou les EMS contribuerait à banaliser la mort et le suicide, notamment celui des personnes âgées. Tous les signaux seraient brouillés.

Il est vrai que certains souhaitent néanmoins avoir recours à des associations vouées à cette tâche. Pour répondre à ces demandes, voici ce qui me paraît approprié : d'abord, qu'on redouble d'attention, de compétence et d'amour ; l'expérience montre que la demande alors n'est guère réitérée. Si elle subsiste, que l'on prenne en considération chaque cas particulier. Mais ces cas sont si exceptionnels en institution médicalisée, qu'il est insensé d'édicter des lois compliquées et rigides.

La solution se trouve ailleurs

L'Hôpital du Valais vient de se doter d'un Conseil d'éthique clinique. Voilà une solution véritable, souple, efficace, que n'importe quelle législation viendrait alourdir. Toute loi cautionnerait l'arbitraire qu'elle veut éviter ; et elle y tombe inexorablement, parce qu'elle décrète en vain qui aurait « droit » à un suicide médicalisé. Et puis l'expérience montre qu'en ces matières, une législation est vite dépassée.

La culture vivante du Valais nous conduit sur de tout autres chemins. Une institutionnalisation du suicide assisté est contraire à ce qui forge notre identité : ici, nous sommes ouverts à la vie, ici nous savons que le but de la médecine consiste à soigner, soulager et accompagner jusqu'au bout. Nous saurons ensemble trouver des solutions exigeantes et simples, parce que respectueuses de l'éminente dignité de chacun et de chacune.

+Jean-Marie Lovey
Evêque de Sion

JE SUIS

En Occident, la philosophie et la théologie fondent, en général, ses ultimes réflexions sur ce qui est, sur celui qui est. Ainsi, lorsqu'au Buisson Ardent, Dieu se présente à Moïse en disant qu'il est celui qui est, il est facile de rapprocher la réflexion humaine de cette révélation divine. Toute l'histoire de la pensée peut donc se déployer à partir de cette rencontre miraculeuse et de ce nom : JE SUIS.

Pourtant, Dieu ne se révèle pas tout de suite ainsi. Il se présente d'abord comme le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Dieu nous le connaissons donc par ce que nous avons transmis nos parents, notre société, notre culture. Il est le protagoniste d'une tradition qui nous porte et à laquelle nous adhérons, sans toujours en être conscient. Dieu est celui dont on parle.

Deuxièmement, Dieu promet à Moïse qu'il se découvrira dans son action. Il libérera son peuple de l'esclavage en Égypte. Dieu se manifeste donc dans nos vies, par un miracle ou par un signe. Cette expérience existentielle cause souvent notre foi en lui. Dieu est celui qui nous sauve.

Mais, après ces deux étapes de la révélation divine et devant l'insistance de Moïse, Dieu accepte de se manifester en se dévoilant un peu plus par ce nom mystérieux que les Hébreux n'osent prononcer et que nous traduisons par Seigneur. Ainsi en est-il de la révélation de Jésus. Juif, il grandit en Palestine dans la tradition de ses pères. Par sa mort et sa résurrection, il libère l'humanité de l'ultime esclavage : la mort. Il ne pouvait que dire son nom en acte et en vérité : JE SUIS.

Notre vie chrétienne, plus particulièrement en ce temps de Carême, monte graduellement. Du Dieu de nos pères, au Dieu sauveur, nous découvrons que le Christ est celui qui fonde tout : la tradition et son action salvatrice dans l'histoire humaine.

Alexandre Ineichen Chanoine